

bres n'ont pas la même fonction ; ainsi, nous tous, corps social et membres les uns des autres, nous avons des attributions différentes. Ainsi il y a différentes classes. Cette variété est indispensable au fonctionnement comme à la beauté du corps. Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe ? Si tout était ouïe, où serait l'odorat ? Non, l'égalité n'existe que dans la pensée des utopistes. La tête domine et les pieds touchent la poussière. L'inégalité des conditions, la variété des fonctions, reste l'invincible et immuable fond de la société religieuse et civile, telles que Dieu les a construites et qu'il les maintient. Mais dans la distribution des biens véritables, Dieu ne fait acception de personne, une même promesse leur ouvre les mêmes destinées splendides, la même vie, la même immortalité. En quoi cette infériorité apparente lui peut-elle nuire, dès-là qu'il participe aux biens et aux honneurs du corps entier. Si le pied se mettait à dire : puisque je ne suis pas du corps, je ne veux pas marcher, aurait-il raison ?

Mais la Providence a fait plus encore pour arrêter les dédains des uns et soustraire les autres à l'humiliation d'un poste inférieur. Elle a rendu les petits indispensables aux grands. Et c'est pour faire comprendre cette vérité qu'elle a traité en ami les petits, les faibles et les pauvres.

Ecoutez ce que dit un écrivain moderne : " L'apostasie du 16ème siècle, devenue l'incrédulité du dix-huitième et la révolution du nôtre, ont tramé contre l'œuvre séculaire de l'Eglise, un vaste complot, celui d'arracher les peuplés des bras de la charité catholique. Ce peuple affamé de tout ne s'est plus trouvé, après qu'on lui eut arraché son Dieu et son paradis, qu'en face de ses haillons sans honneur. Alors voyant passer devant lui la richesse, le peuple s'est dit à lui-même ce mot terrible : " pourquoi suis-je pauvre ? " Naguère quand ce doute montait au cœur du peuple, l'Eglise le serrait dans ses bras, étouffait les premiers feux de la haine, lui montrait le Christ, puis la tombe, puis le ciel, et lui expliquait pourquoi il est pauvre, et ce que c'est qu'être pauvre. Cette voix bénie est éteinte. Personne ne répond à la question du pauvre que pour lui dire : " Imbécile, pourquoi t'es-tu laissé dépouiller ? "

Et le peuple alors s'est tourné contre ses bienfaiteurs qui répondaient à ces cris de furie, ce que répondait un professeur au grand Séminaire d'Arras : " Qu'ils le sachent bien, nos insulteurs et nos bourreaux, tant qu'ils ne tueront pas définitivement et pour toujours la charité, rien ne sera fait, et nous vivrons également invulnérables à leurs fascinations et à leurs coups. Nous leur prendrons leurs enfants, leurs vieillards, leurs malades, leurs pauvres, leurs infirmes, leurs moribonds, tout ce qui, au milieu d'eux élève quelque voix gémissante et montre quelque plaie ! Et c'est par là qu'invinciblement nous entrerons par toutes les portes de la douleur et de l'amour. "

Il termine. Quelqu'un de ceux qui viennent de m'entendre sera tenté de sourire à cet entretien et de l'appeler dérisoirement un sermon, pour lequel je n'avais pas mission. Mesdames, patronnesses de l'œuvre, qui nous invitez ici ce soir, ce n'est pas vous qui me blâmerez d'avoir bégayé quelques paroles propres à faire apprécier cette charité pour laquelle vous vous dévouez. Et vous, Mesdames,

mes, en général, cette vertu vous est trop chère pour que vous n'aimiez pas à en entendre parler. Messieurs, qui appartenez à la politique, vous n'oserez affirmer que vous puissiez rien édifier de solide et de grandiose qui ne soit assis sur le principe de la charité. Vous qui espérez laisser le fruit de longues années de travail à vos enfants, vous êtes surtout intéressés à ce que le peuple croie en cette vertu et qu'il respecte la propriété du riche. Les grondements de la tempête qui s'est déjà manifestée sur notre sol doivent vous faire comprendre qu'il y a ici écho aux idées d'outre-mer, et qu'il est prudent d'étouffer ces murmures qui vous menaceraient demain. Cette charité n'est étrangère à aucun de nous ; c'est la vertu nationale. C'est elle qui inspira aux Rois de la France la pensée de former une colonie sur ces plages de l'Amérique ; c'est elle qui indiquait le but que se proposaient les hommes éminents et généreux auxquels la France a confié l'accomplissement de cette grande œuvre ; c'est elle qui indiquait à Cartier un pays à découvrir, à civiliser et à convertir ; c'est elle qui dirigeait Champlain vers la bourgade de Stadaconé et qui animait les œuvres de Maisonneuve dans l'enceinte de Ville-Marie ; c'est elle qui servait de guide aux prêtres portant le flambeau de la Foi chez les nations sauvages du continent ; c'est elle qui clouait les membres de la Compagnie de Jésus au poteau des martyrs ; elle aussi dicta aux fils dévoués de M. Ollier, ces œuvres qui exhalent un parfum de vertu sur l'île de Montréal et ailleurs ; c'est elle qui soutint dans leurs œuvres angéliques les modestes sœurs Bourgeois, Mance, d'Youville et tant d'autres dont les fondations sont pour nous si précieuses ; c'est elle qui soutenait le courage de nos soldats au jour des combats de la patrie ; c'est elle qui soutient nos saints Evêques dans l'accomplissement des œuvres qui répondent au besoin d'un peuple.

Oui, on peut le dire, et le répéter avec fierté, la charité c'est là vertu du peuple canadien par laquelle il s'est formé vigoureux ; et ce peuple, ayons en la certitude, continuera à grandir aussi longtemps qu'il demeurera fidèle aux traditions paternelles et qu'il conservera l'union que prêche la charité.

N'allons pas croire que la charité soit étrangère aux destinées d'un pays et doive être reléguée pas nos hommes publics comme une vieilleries sans puissance. C'est en vain que nous chercherions en dehors de sa coopération des combinaisons infructueuses pour le bonheur d'un peuple. Le précepte divin, qui s'adresse à tous, contient ce qui est nécessaire au gouvernement des sociétés modernes.

J'aime à le proclamer, le clergé canadien, toujours au premier rang dans les œuvres nationales, s'est toujours efforcé de créer des institutions qui remplissent pour nous les obligations imposées à tous de supporter, d'enseigner et de prier.

N'avez-vous pas entendu dire quelquefois que les communautés sont trop riches. Cette plainte a été proférée aussi dans d'autres pays ; mais c'est où l'on a privé les corps religieux de leurs biens que se dresse le paupérisme ; et qu'on a le spectacle des révolutions en germe dans les grèves.

Pour nous, n'allons pas répéter ce reproche insensé.